

Extrait du livre

Le jeune Soir

Rossano Rosi

Cet ouvrage a été publié par
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Rossano Rosi

LE JEUNE SOIR

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

« TRAVERSES »

Littératures d'aujourd'hui

Récits, romans ou nouvelles, les livres de la collection « Traverses » poursuivent résolument l'exploration des chemins les moins balisés. Les Impressions Nouvelles parient ainsi sur un renouveau qui est à la base de leur projet éditorial. Mais ce renouveau est moins une question d'innovation à tout prix que de qualité littéraire, et celle-ci est à réinventer sans cesse.

Cet ouvrage est publié avec l'aide
de la Communauté Française de Belgique.

Illustration de couverture : © Tanguy Habrand
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2008.
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Tout est changé, a perdu sa couleur...

La Vie de saint Alexis

(*Moyen Âge. Les grands Auteurs français du programme*, Bordas,
Paris, 1963, coll. « A. Lagarde & L. Michard »)

un

C'était comme un lapin. Un œuf de Pâques peut-être. Avec le foulard que la tante Hermine lui avait passé sous la mâchoire et noué juste sur le front (et dont les deux pans lui retombaient sur les tempes : comme deux grandes oreilles de lapin, ou comme la faveur trop longue d'un énorme œuf en chocolat), c'était difficile à dire car il y avait vraiment de quoi hésiter : il ne se ressemblait plus. Œuf de Pâques ? lapin ? Lapin ? œuf de Pâques ? Oui, c'étaient les termes mêmes qui lui étaient aussitôt venus à l'esprit lorsqu'en passant la sienne par l'entrebail de la porte, il avait aperçu la tête lisse de M. Soir sur son lit de mort.

Il n'avait pas pensé : *On dirait qu'il dort* — comme on fait la plupart du temps dans ces cas-là. Il ne s'était pas dit : *Tiens ! On dirait même qu'il va se réveiller !* — avec cet air hébété qui descend sur les yeux de quiconque regarde un mort. Il s'était contenté de ressentir cette angoisse fugace sous la langue, si caractéristique des instants qui précèdent ce qu'il est convenu de nommer les « moments forts de la vie »

(et certes, la mort de M. Soir en était un), tandis qu'il pénétrait, la mine basse, et en serrant sur son cœur le vieux cuir de son cartable, dans l'appartement exigü où M. et Mme Soir, moyennant un modeste loyer, avaient vécu leurs quatre dernières années de vie commune, et solitaire, ici, dans le quartier dit « Nord » : celui de son enfance, celui de toute leur vie — de leur vieillesse, de leur « jeunesse » (comme ce mot, une fois rapporté à M. et Mme Soir, semblait incongru ! « Jeunesse » était un terme dans l'acception duquel le vieux couple des Soir n'aurait jamais pu entrer en ligne de compte. Et pourtant, le jeune Soir n'en connaissait pas d'autre pour désigner cet état intermédiaire (qu'ils avaient dû bel et bien traverser) entre la fin de l'enfance et le seuil de la maturité adulte lorsque tout se met soudain à basculer vers la vieillesse), puisqu'ils n'en étaient jamais sortis, de ce quartier, leurs pérégrinations se résumant à trois ou quatre déménagements dans un rayon maximum de quelque cinq cents mètres.

Il murmura quelque chose d'une voix très molle en posant son cartable sur la première chaise venue et embrassa une Mme Soir effondrée, néanmoins silencieuse. Tout ce goût d'angoisse, soudain, s'était dissipé. Même, il avait été sur le point de sourire de cette situation grotesque (il ne se rappelait pas avoir jamais étreint Mme Soir, toute blottie ainsi contre son épaule) sans les petits yeux d'acier de la tante Hermine, plus loin dans le coin de la pièce : ils le scrutaient du fond de leurs bécicles en guettant une larme, un cri,

quelque autre manifestation ostensible de douleur. Lui s'était contenté, *in extremis*, de ne pas sourire ; repoussant les bras de Mme Soir avec une brusquerie qu'on aurait pu prendre pour de l'émotion mais qui n'était au fond qu'une forme à peine dissimulée de hâte, voire de curiosité, il s'était empressé de suivre le regard des deux petites vieilles et d'entrer dans la chambre où gisait le mort. En deux temps : la tête, puis le corps. Et alors... œuf de Pâques ou lapin ? lapin ou œuf de Pâques ?

— C'est pour sa bouche, elle arrête pas d béer tout l temps. C'était la seule façon d'empêcher ça.

Le jeune Soir s'était retourné brusquement. La tante Hermine semblait désolée des pensées qu'il venait d'avoir comme si elle les avait lues et que ce fût elle la responsable d'un tel manque de respect. Ce pauvre stratagème avait été pourtant bien utile pour venir à bout de cette mâchoire récalcitrante.

— J li ai clos les yeux, ajouta-t-elle. Manifestement elle était fière de cet acte, qui annulait en somme l'effet malheureux du précédent. Is s sont fermés tout seuls. Mais nooon. Ç'a pas été *trop dur*.

Il acquiesça d'un hochement de tête sans vraiment comprendre ce qu'elle avait voulu dire par « trop dur » (les paupières ? le geste ?) et accepta la tasse de café que lui tendait une Mme Soir toute muette.

Il la but en grimaçant, debout, au pied du lit. Là où il avait bu une même tasse de café, avec une semblable grimace, quatre bonnes années auparavant, face à

son *lidado* — où il s'était juré secrètement de ne plus jamais dormir, dans le même temps qu'il se faisait le serment solennel de se mettre exclusivement au *tchai*. Promesse à demi tenue ! En ce lointain été 1985, M. et Mme Soir venaient d'emménager dans cet appartement avec l'aide de la tante Hermine et de l'oncle Lucien, cependant que lui était parti fêter la fin de ses études universitaires avec *dieuséqui*. Il était revenu trois jours après le déménagement, cherchant le long du faubourg Saint-Léonard le numéro de « sa » nouvelle adresse ; or, à peine avait-il passé la porte de cette espèce de boîte à chaussures qui aurait dû devenir « sa » chambre pour un nombre indéfini d'années qu'il annonçait son envol définitif du nid familial. Il tenait, comme aujourd'hui, une tasse de café en main, où il avait juste trempé des lèvres dégoûtées. Le *lidado* avait, depuis, disparu *dieusézou*, un autre l'avait remplacé aujourd'hui ; mais le café, eh bien le café, voilà qu'il s'y remettait.

C'était un lit de fer, un vrai lit d'hôpital que des infirmiers affairés, néanmoins souriants, avaient apporté le jour où M. Soir avait réintégré son domicile pour y attendre la fin. Ils avaient été bien obligés de le démonter, sinon il ne passait même pas par la cage d'escalier, sans parler de la porte d'entrée de l'appartement, tout étroite. Mais ils avaient l'habitude ; ç'avait été pour eux un jeu d'enfant, une espèce de meccano.

Les chuchotements de la tante Hermine, avec leur haleine de beurre rance, étaient à peine perceptibles

tant il y avait du bruit. L'animation de la rue était vive : *une animation de lundi*, se dit-il. Des nuées de gens, dont les voix avaient souvent des modulations étranges, allaient et venaient, les bras ballants ou chargés de sacs tantôt vides, tantôt pleins à craquer, indifférents au deuil qui les observait depuis cette fenêtre grisâtre. Tout ce bourdonnement tranquille était ponctué de coups de klaxons grâce à quoi les automobilistes, toujours aussi nombreux à emprunter le faubourg Saint-Léonard, arrivaient non sans peine à se frayer un chemin en serpentant à travers la foule. Il faisait beau, un grand soleil rond de fin d'été, et tout était, là-dehors, d'une insouciance extraordinaire. Or, cette douceur brillait jusque dans la chambre ; une atmosphère presque sereine se réverbérait sur le cadre du lit, le vantail de la porte, les motifs du papier peint, l'air même avait comme un éclat qu'abolissait seul le visage cireux de M. Soir.

— On dirait qu'i dort, hein ? Comme s'il irait bientôt s'éveiller...

C'étaient pratiquement les premiers mots de Mme Soir. Il ne l'avait entendue que pleurer jusque-là, ou plutôt pousser de menus cris de rongeur qu'elle peinait à étouffer dans sa gorge. Maintenant sa langue s'était déliée ; elle pouvait enfin lui raconter les derniers instants de M. Soir, comment il était mort, à l'aube, quelques heures plus tôt, lui détailler avec une reconnaissance infinie dans la voix l'empressement de la tante Hermine et de l'oncle Lucien, qui n'avaient

pas hésité à traîner leurs carcasses dans les rues, et si tôt le matin.

Les bésicles de la tante Hermine eurent un sourire, le premier depuis *x' était arrivé*, sourire aussitôt disparu, mais c'était bon signe. Il se souciait davantage désormais, en lorgnant son cartable, de ce trio de vioques, tous caducs mais bien encore dans la fleur de la vieillesse, que du corps encore un peu tiède de M. Soir, qu'il avait salué en entrant dans la pièce d'un baiser machinal sur la joue. Il prit les mains de Mme Soir et de la tante Hermine pour les serrer entre les siennes, se conformant par ce geste à ce qu'il pensait qu'on attendait de lui et à quoi il n'aurait voulu contrevenir. Il *se devait* de leur apporter ce rien de réconfort, non sans éprouver une certaine complaisance dans le contentement d'un sens moral qu'il se figurait très aigu.

— C'est si chaud de s revoir... Même s'i... si c'est dans ces circonstances... Mme Soir avait failli dire ... *s'i* faut...

Elle s'était retenue juste à temps (il l'avait bien deviné), se mordant vite la lèvre pour se reprendre, et ne pas dire :

— ...ces *circonstances*. (Ah ! ce terme !)

Malgré son état, elle avait gardé assez de diplomatie familiale pour éviter de heurter de front son cher visiteur en donnant l'impression de lui reprocher ses trop longues absences. Il ne savait plus combien de mois avaient passé depuis sa dernière visite, ni combien de

fois en quatre ans il avait daigné en faire. Il avait certes pris le pli de leur téléphoner, longuement, chaque mercredi après-midi mais presque jamais le bus 4 pour se décider à venir les retrouver dans les laideurs de ce quartier natal, quittées naguère avec soulagement afin d'aller s'établir loin *d'eux deux*, de l'autre côté du fleuve, au cœur d'Outremeuse, et faire face enfin seul à son avenir — lequel pourtant l'y ramenait aujourd'hui.

Or, comme toujours dans semblables... *circonstances* donc, quelqu'un ne manque pas de pourvoir au ventre. Le jeune Soir alla s'asseoir dans la cuisine, et en effet : l'oncle Lucien s'y était déjà collé. Une pyramide les y attendait, tandis que le percolateur diffusait dans l'appartement l'odeur fade d'un café matinal qu'il n'avait plus jamais eu l'occasion de respirer depuis longtemps. Chez lui, c'était forcément le *tchai*, et le *tchai* de Vera, qui, enroulée dans son boa et ses airs d'émigrée Belle Époque, lui en avait appris à goûter la quintessence, attablés dans *certain* bistro pour bavarder, en compagnie de Toni, de *certaines* choses ou de *certaines* gens. Et ce thé, il le savourait alors avec une délectation telle qu'il en oubliait, l'espace d'une tasse, ce pain de tribulation et d'amertume dont il lui fallait chaque jour avaler une tranche. Il se resservit une tasse en grimaçant d'avance et engloutit une corne de croissant en soupirant. Son regard glissa sur le feuillet du calendrier (lundi 11 septembre 1989) sans retenir le nom du saint du jour, contourna le comptier, où

les cinq pommes habituelles exsudaient leur espèce de suc luisant, puis tomba sur le ventre rembourré de son cartable. Il y avait fourré (sait-on jamais ?) deux ou trois bons vieux *Lagarde & Michard*, qu'il avait feuilletés à bord du bus 4 en y retrouvant, comme on retrouve de bonnes vieilles connaissances après maintes années, des vers et des pages qu'il avait tant aimé lire et relire.

L'autre corne ne connut qu'un bref instant de répit. Déjà il s'emparait d'un pain au chocolat qui, de son petit œil marron, le regardait avec humilité. Sans pitié, il l'enfourna en allongeant une paume grasseuse vers le cartable. Il mâchonnait la pâte feuilletée et dans le même temps il ruminait, sous un palais flatté par les caresses conjointes de ce beurre et de ce sucre qui lui rappelaient les caloriques petits-déjeuners d'antan, il ruminait les mots qu'il s'apprêtait à employer pour annoncer *la nouvelle*, et dont il savait qu'ils seraient, malgré les... *circonstances*, aussi agréables aux oreilles de Mme Soir et de la tante Hermine qu'à ses papilles gustatives ce bon pain au chocolat. Mais avant même d'être en mesure d'articuler le moindre son intelligible, l'oncle Lucien était revenu et avait accaparé l'attention des deux petites vieilles.

Il apportait des nouvelles du funérarium, qui n'était qu'à deux pas, c'était bien pratique, il avait sur lui

les documents nécessaires. On viendrait d'ailleurs chercher le corps à deux heures. Il regarda sa montre : onze heures ! On aurait le temps d'aller au restaurant ; il connaissait une bonne pizzeria dans le quartier où ils pourraient tous mettre leur douleur un peu de côté et reprendre des forces. Il conseilla d'y ajouter un filet d'huile piquante pour en relever l'assaisonnement : rien de tel pour stimuler pleinement l'énergie afin d'affronter des heures qui s'annonçaient pénibles. Enfin l'oncle Lucien s'écroula sur une chaise de la cuisine et fit disparaître dans le gouffre de son appétit un grand nombre de viennoiseries, qu'il mâchait longtemps d'un air méditatif.

Le bruit s'en entendait jusque dans la chambre où reposait M. Soir. Ils étaient venus s'y recueillir tous trois, lui, Mme Soir et la tante Hermine, sans se concerter, presque par hasard, lassés de causer pour ne rien dire, de se regarder avec apitoiement, lassés de rester figés au même endroit maintenant qu'ils avaient bu leur tasse. Le jeune Soir en avait d'ailleurs pris l'initiative, après avoir jeté un œil distrait sur les documents et y avoir souligné, non sans agacement, qu'on y parlait de « sommes *dûes*. » Il s'était levé alors. Mme Soir l'avait suivi. Enfin la tante Hermine. Elles s'étaient postées de part et d'autre de ses épaules, pleurant doucement, soudain, comme si elles avaient dû attendre jusque-là que leurs paupières asséchées se fussent à nouveau rechargées en larmes. Entre la mastication de l'oncle Lucien et les sourds reniflements des deux petites vieilles qui l'encadraient, étrange

escorte, légèrement en retrait, il avait du mal à se concentrer sur le visage de M. Soir.

Les traits, la peau, la couleur, tout était d'une étonnante matité.

Il l'avait déjà remarqué tout à l'heure lors de sa toute première visite dans la chambre : le seul endroit de la pièce où ne se reflétait pas la lumière, si belle, était l'ovale de ce visage immobile (comme si la mort, par cette curieuse manifestation physique dont il ne connaissait ni ne voulait chercher l'explication naturelle, avait voulu offrir à la vie, dont les nombreuses manifestations continuaient de foisonner alentour, un point de résistance irréductible, un véritable point de fuite qui orientait vers le néant la trajectoire de chaque regard et les y faisait converger). À observer ces grains de peau (lesquels précisément n'étaient plus des grains de peau mais plutôt les particules sans vie, sans respiration, sans couleur ni chaleur, de ce qui était désormais *une autre matière* (une matière anonyme, inqualifiable, absurde, ressemblant un peu à du plastique ou du papier mâché, mais avec quoi il était impossible de la confondre)), les visiteurs de M. Soir étaient confrontés de façon abrupte à ce qu'il leur était impossible, à eux comme à tout homme, de concevoir : la finitude de leur propre vie. Car ce qu'on avait sous les yeux, ce n'était pas la face réelle de M. Soir, bien plutôt le masque — l'un des nombreux masques de la mort.

Il soupira, il regrettait de ne pas avoir son carnet intime sous la main, et il ferma les yeux en clignant très

fort des paupières, pour, au bout de maintes tentatives infructueuses, renoncer finalement à recréer dans son imagination la véritable face de M. Soir : celle qu'il avait si bien connue, qu'il avait tant de fois regardée depuis sa naissance, avec ses habituelles grimaces, ses roulements d'yeux, ses minuscules mouvements presque imperceptibles, infinis même mais dont la somme complexe est la condition du sentiment de familiarité qu'on éprouve chaque fois qu'on y pose les yeux (un sentiment que peut interrompre une trop longue absence mais qui, très vite, au bout de quelques heures seulement de coexistence, revient en force par delà le temps). Lorsqu'il rouvrit les yeux, il aperçut, fixée au mur, à quelques centimètres du crâne de M. Soir, une plaquette métallique.

Il la lut, la relut et fit pivoter sa tête sur son cou, le nez en l'air.

— Ç tait vot chamb, vous vous souvenez ? Fin... celle où vous eussiez dû coucher si vous y eussiez bien voulu rester à demeure.

Mme Soir avait prononcé ces mots sur un ton presque normal, sans tenir compte de la présence d'un mort auquel en fait (quoiqu'elle eût démenti la chose avec indignation), elle commençait à s'habituer. Il y avait juste un brin de reproche dans sa voix ; elle ne semblait plus craindre maintenant de l'offusquer par la moindre allusion à leurs brouilleries. Elle était même, tout au contraire, prête à en discuter avec lui, c'était évident, il fallait juste que l'occasion s'en pré-

sente (comme si les *circonstances* où ils avaient tous été précipités lui avaient donné un courage qui lui avait fait défaut jusque-là ou qu'elles eussent diminué ce sujet de débat de toute gravité superflue (le rendant presque aussi banal qu'une plate discussion sur le temps qu'il fait)). Aussi se tint-il sur ses gardes.

— J'ai trouvé x'était le meilleur endroit pour li. Y a d la lumière, c'est serré mais on s sent « entouré » : c'est important quand on s meurt de s sentir « entouré » par les choses, les murs, la lumière. On est un peu comm ça au cent du monde, tout tourne autour. Et puis dans not chamb conjugale, ah ça non, c'était pas possible ! Ni pour moi ni pour li.

Elle se tut, contemplant le visage de M. Soir que, pas plus que lui tout à l'heure, elle ne paraissait reconnaître. C'était lui bien sûr, mais l'absence de vie le rendait si... si étrange.

— C'est quoi cette plaquette ?

— Qué plaquette ?

Il lui désigna le rectangle gris qui avait attiré son attention : « salle d'attente ». Ces mots l'intriguèrent. Moins parce qu'ils étaient incongrus (ou plutôt particulièrement adaptés par l'ironie du hasard à la situation de feu M. Soir) que parce qu'ils lui rappelaient quelque chose qu'il sentait remuer à travers l'abîme du passé sous les flots de sa conscience, quelque chose qui n'arrivait pas à en fendre la surface. « Salle d'attente » ? C'était quoi au juste ?

— Oh ! Depuis l début j me dis que j vais l'ôter d là, et puis j'y songe pus. C'est vrai xa fait pas très joli.

Il aurait voulu lui dire qu'il ne s'agissait pas de ça, mais il ne put rien articuler. Il se rappelait maintenant que l'appartement de M. et Mme Soir avait été un cabinet dentaire juste avant leur arrivée en ces lieux. Ils y avaient déjà fait allusion maintes fois, surtout au lendemain de leur emménagement ; il ne les avait alors écoutés que d'une demi-oreille en enroulant le cordon du téléphone autour de l'index ou en se curant minutieusement les narines du bout de la phalange d'un auriculaire qui portait bien mal son nom. Ces allusions lui revenaient maintenant parfaitement en mémoire... La pièce où ils se trouvaient tous trois (si on exceptait donc le cadavre de M. Soir) avait été une *vraie* salle d'attente... Or, le plus extraordinaire était que cette pièce, cet appartement, où il aurait dû venir vivre encore un peu près *d'eux deux* alors qu'il avait achevé des études universitaires non sans brio, ne fût-ce qu'un an, deux peut-être, voire quelques mois, ce qu'il fallait en somme avant de *se lancer* dans la vie *active*, appartement qu'il avait aussitôt fui et où, en définitive, il n'avait jamais stationné au total plus d'une poignée d'heures, ne s'y rendant que de bien trop rares fois pour de bien trop brèves visites, — eh bien ces lieux... il lui semblait les reconnaître !

— Mais non. C'est pas ç que j voulais dire, se reprit-elle d'un air désolé. C'est pas du tout vilain comm ça.

Il aurait voulu ajouter *Et puis on ne peut pas nier que ça convient à la situation, non ? Qu'est-ce que ces*

derniers jours M. Soir a donc fait d'autre qu'attendre ? Mais il se tut. Non qu'il eût peur de froisser irrémédiablement la sensibilité de Mme Soir (qui, telle une étoffe délicate, prenait tout de suite la marque, en effet, des mauvais plis) ; il savait qu'elle, et la tante Hermine aussi d'ailleurs, était en train de penser la même chose (« Oui. Cette chambre aura été pour M. Soir la salle d'attente de la mort » (et après tout, il n'y avait rien d'inconvenant à se faire cette réflexion : c'était la vérité (à un point tel, du reste, qu'il n'était pas idiot de se dire que, si Mme Soir avait choisi cette chambre pour que M. Soir y attendît sa fin, c'était peut-être moins pour les motifs *rationnels* qu'elle avait allégués tout à l'heure que pour des causes plus obscures, comme la volonté inavouable de faire coïncider un événement absurde (l'agonie de M. Soir) avec un environnement fortuit (la plaquette « salle d'attente » laissée (par négligence ? par anticipation secrète ?) sur le mur de la chambre), comme si une telle rencontre allait pouvoir donner un peu de sens à cet absurde-là))) ; en fait, il avait jugé inutile de pointer cette coïncidence, de la souligner par une remarque qui lui eût ôté ce qu'elle avait justement de *beau*. Il était sûr que Mme Soir, en dépit du tragique de la situation, avait eu sans se l'avouer (et sans qu'elle n'ose jamais le faire sans doute) un scrupule esthétique analogue.

Cependant, la familiarité qu'il éprouvait avec ces lieux ne laissait pas de l'intriguer. La fenêtre, surtout. Le jeune Soir écarta les rideaux.